Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 7

Artikel: Le coton (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176547

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 7. Samedi 10 Janvier 1863.

LE CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le Coton.

(Suite.)

Le coton, ce duvet floconneux, long, fin et soyeux de couleur blanche, jaunâtre et rougeâtre est, comme chacun le sait, un produit végétal, mais ce que peut-être beaucoup ignorent, c'est qu'il y a deux espèces de plantes : la première comprend l'arbuste coton, soit le *cotonnier* proprement dit; la seconde est l'espèce herbacée qu'on sème chaque année ou tous les trois ans, suivant la nature du sol et du climat. Cette dernière est celle qu'on cultive le plus à cause de son rendement qui est un peu plus fort que celui qu'on obtient de l'arbuste. Le duvet coton avec sa graine sont renfermés dans un fruit à gousses; à l'époque de mâturité du fruit ces dernières s'entr'ouvrent et laissent échapper le duvet qu'on se hâte de recueillir. Après l'avoir bien séché au soleil, on le fait glisser entre deux cylindres ou rouleaux assez rapprochés pour que les graines ne puissent pas passer et tombent. Le coton est ensuite emballé pour être livré au commerce. Les balles sont pressées fortement au moyen de la presse hydraulique. Celles d'Amérique pèsent ordinairement 4 quintaux, celles de l'Inde 2 ½ environ et celles du Levant 1 ½ à 2 quintaux. C'est l'Amérique du Nord qui fournit le meilleur coton dit *longue soie* et qui seul suffit, pour les trois quarts, aux besoins de l'Europe. — Suivant sa qualité, le coton en laine a reçu dans le commerce les dénominations de *très-bas*, *bas très-ordinaire*, *ordinaire*, *bon ordinaire*, *petit courant*, *bon courant*, *bonne marchandise*, *belle et bonne marchandise*. Les Etats de l'Amérique du Nord qui fournissent le coton le plus estimé sont la Louisiane, la Nouvelle-Orléans, Mabile, la Georgie et la Floride. Le Brésil, dans l'Amérique du Sud, en fournit quelque peu. Dans l'Inde, on en récolte dans les provinces de Surate, Madras et Tinevelly. En Europe, il est cultivé dans le Napolitain, Chypre, quelques îles de Grèce et la Turquie; en Afrique, en Algérie et en Egypte. Outre ceux de l'Inde, l'Asie en fournit encore provenant de la Syrie et l'Asie mineure. Tous ces derniers cotons dits *cotons du Levant*, ainsi que ceux de l'Inde, sont des *courte-soie*.

Liverpool et le Hâvre sont les grands marchés à coton de l'Europe. Marseille est l'entrepôt général des cotons du Levant.

Les Etats-Unis envoyaient, jusqu'au moment de la guerre, 3 ½ millions de balles en moyenne par an;

FEUILLETON

L'EFFEUILLEUSE

NOUVELLE VAUDOISE (*inédite*)

CHAPITRE VIII

L'oncle Samuel voyait cet état de choses avec plaisir, car il s'était fait un plan qui devait réussir infailliblement, pensait-il, s'il ne le compromettait pas lui-même par quelque imprudence. Ce plan, que nous sommes loin d'approuver, avait germé dans sa tête en voyant le succès de Marguerite à la ferme et l'intérêt évident que le père Cornaz témoignait à la jeune fille.

L'aubergiste espérait bonnement que sa filleule deviendrait la femme de son riche cousin, et ne voyait de plus sûr moyen pour arriver à ce résultat que la désunion entre le père et le fils Cornaz. En effet, ces deux natures opiniâtres et pourtant peu disposées à un rapprochement devaient arriver enfin à une rupture complète, après laquelle Abram Cornaz devait reporter toute son affection sur la jeune fille, et ne pouvait lui en donner de meilleure preuve qu'en l'épousant. Une *scène* qui eut lieu à la ferme sembla favoriser les vues de l'oncle Samuel, au moins en ce qui concernait la rupture attendue. Avant de la raconter, il nous paraît bon de donner quelques explications qui feront comprendre comment elle fut amenée. Quelques allusions détournées de l'aubergiste colportées dans le village avaient fait pressentir à quelques personnes un mariage entre le père Cornaz et Marguerite. Parmi ces dernières, il en était plusieurs qui ne demandaient pas mieux que de *se mettre bien* avec la future maîtresse de la riche ferme, pensant que d'une manière ou d'une autre elles en retireraient quelque avantage. Un moyen adroit de gagner l'affection de Marguerite était de lui faire des avances pendant qu'elle n'occupait encore qu'une position subalterne; aussi la jeune fille reçut-elle plusieurs invitations pour des *veillées*. Mais, tout en étant touchée de ces intentions, elle ne se rendait pas dans ces réunions, parce qu'avec le sens droit que nous lui connaissons, elle sentait bien qu'en acceptant elle se trouverait dans une fausse position. Cependant, un dimanche soir que son parrain avait organisé une *danse* à la *Croix Blanche*, elle fut tellement pressée par lui qu'elle se décida à y aller. Le digne aubergiste avait un double but en désirant que la jeune fille s'y rendit. D'abord c'était de voir l'effet que cela produirait sur Abram Cornaz qui, jusque là, n'avait pas dissimulé la satisfaction que lui causaient les refus de Marguerite lorsqu'on la sollicitait de prendre part à

l'Inde 800 mille balles à 1 million ; le Levant environ 300 mille. La valeur d'une seule récolte ordinaire dans l'Amérique du Nord était de 1 milliard 600 millions de francs. H. R.

La Pomme de terre (Solanum tuberosum).

Cette espèce du genre Morelle existe à l'état sauvage au Chili, aux îles Chiloë, sous le 45e degré de latitude, et au Pérou. Quant à sa spontanéité au Mexique ou dans d'autres localités de l'Amérique, elle est plus que douteuse.

La pomme de terre était cultivée à l'époque de la découverte de l'Amérique, dans toutes les régions tempérées du Chili à la Nouvelle-Grenade, mais non au Mexique. Thomas Herriott, de l'expédition de Raleigh ou Raleigh lui-même, la rapportèrent de la Caroline septentrionale, et Gerarde la reçut quelque temps après de ce même pays, mais ils n'en furent pas les premiers introducteurs en Europe, comme on le croit généralement, car Charles l'Ecluse nous apprend, dans un ouvrage qu'il publia en 1601, que les pommes de terre, qu'il y décrit si bien, lui avaient été envoyées en 1588 par Philippe de Sivry, gouverneur de Mons, qui les tenait de quelqu'un de la suite du légat du pape en Belgique. L'Ecluse ajoute que la plante avait été reçue en Italie, d'Espagne ou d'Amérique, qu'elle y était commune, qu'on la mangeait comme des raves et qu'on la donnait aux porcs.

Puisque la culture de la pomme de terre était déjà si abondante en Italie avant 1588, les tubercules rapportés par Raleigh en 1586 ne peuvent pas être l'origine de ceux d'Italie.

Si l'introduction par les Anglais a eu plus de retentissement que celle par les peuples méridionaux, on doit l'attribuer à ce que le climat des Iles britanniques et l'activité des habitants devaient rendre la diffusion de la pomme de terre plus rapide et plus efficace. Depuis cette époque, elle s'est répandue à travers beaucoup d'obstacles dont nous allons dire quelques mots.

L'Académie de Besançon ayant proposé, en 1771, pour sujet de son prix, l'indication des substances alimentaires qui pourraient atténuer les calamités d'une disette des céréales ordinaires, elle couronna un mémoire qui établit qu'il était facile d'extraire de *l'amidon* d'un grand nombre de plantes un principe nutritif plus ou moins abondant. L'utilité de la pomme de terre tenait une grande place dans ce mémoire, dont l'auteur était le pharmacien Antoine-Augustin Parmentier, l'infatigable philanthrope dont la longue carrière ne fut qu'une longue suite de bienfaits.

Le grand ministre Turgot avait étendu la culture des pommes de terre dans le Limousin et dans l'Anjou, mais une prévention aveugle arrêtait presque partout ailleurs les effets heureux de cet exemple. De vieux praticiens répandirent, non plus que la pomme de terre était susceptible d'engendrer la lèpre, comme on l'avait dit au seizième siècle, mais qu'elle pouvait devenir une cause de fièvres. Turgot crut de son devoir d'opposer à cette erreur une réfutation émanée de la Faculté de médecine de Paris. Il fut aidé dans cette noble tâche par Parmentier, qui, en 1778, publia un *Examen chimique de la pomme de terre*, et reproduisant ses observations dans plusieurs autres écrits, il démontra que l'homme pouvait trouver un aliment délicieux dans la fécule de la pomme de terre, que l'ignorance abandonnait exclusivement aux animaux. Il établit avec la même évidence que l'accusation d'appauvrir le terrain, dirigée contre cette solanée, n'avait pas le moindre fondement, qu'au contraire elle triomphait des terrains les plus ingrats et promettait des résultats abondants et assurés propres à déjouer les spéculations des accapareurs.

Parmentier obtient du gouvernement, pour une expérience en grand, 54 arpents de la plaine des Sablons, jusque là condamnés à une stérilité absolue. Il ensemence ce sol aride, sa confiance est traitée de folie. Enfin les fleurs commencent à paraître, Parmentier en compose un bouquet qu'il va offrir au roi Louis XVI qui en pare sa boutonnière.

L'éclatant suffrage du monarque conquit à la pomme de terre ceux des courtisans et les habitants des pro-

---

une réunion du genre de celle qui aurait lieu chez lui. D'un autre côté, il comptait un peu sur la présence de la *belle effeuilleuse* pour attirer les garçons en grand nombre et, conséquence immédiate, pour avoir un bon débit et faire une bonne recette. Vous n'avez sans doute pas oublié que le brave homme avait conservé une prédilection toute particulière pour les jolies pièces blanches à l'effigie de cette mâle beauté qui, sur nos monnaies, symbolise la Confédération.

Le soir du dimanche en question étant arrivé, trois vigoureux musiciens prirent place dans la grande salle de la *Croix Blanche*, et l'auberge fut bientôt remplie de danseurs et de buveurs. Les jeunes gens des deux sexes qui étaient venus dans l'intention bien arrêtée de faire une bonne *sautée* s'en donnaient à cœur joie ; quant aux partisans du Bacchus Vaudois, ils le fêtaient largement de leur côté. Marguerite, le père et le fils Cornaz étaient aussi venus, mais, à l'inverse de ce qu'on pouvait attendre, le vieux Cornaz se trouvait dans la salle de danse et le jeune dans une des chambres à boire, où ne siégeaient que quelques patriarches de l'endroit pour qui, depuis de longues années, les émotions de la danse étaient inconnues. Antoine, sombre et préoccupé, était attablé devant une bouteille qu'il laissait intacte devant lui, lorsqu'il fut rejoint par deux ou trois de ses anciens camarades, assez mauvais drôles, qui se firent un méchant plaisir de l'imiter et d'exciter ce caractère naturellement emporté.

— Hé bien ! on dit qu'elle ne veut pas de toi, cette belle effeuilleuse, dit l'un.

— Parbleu, la fine mouche, dit un second, elle sait ce qu'elle fait ; elle trouve que c'est plus sûr de s'adresser à la barbe grise.

— C'est donc pourquoi, reprit le premier, elle a dansé avec ton père.

En disant cela, le mauvais drille savait qu'il mentait effrontément, puisque le père Cornaz s'était borné au rôle de spectateur; mais il fallait bien, pensait-il, ranger un peu les choses.

Le cerveau déjà ébranlé du pauvre Antoine ne put résister à ces perfides insinuations, et il sortit sans dire un mot, les yeux animés par la colère et bien décidé à faire un éclat.

(La suite prochainement.)